Ami du Clergé du 26 juin 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour le Mois du Sacré-Cœur. — IV. La Communion (Temps pascal) : « Allez boire aux sources du Sauveur », 229.
Retraite évangélique pour Jeunes Filles. — Premier jour : II. La mort de S. Jean-Baptiste (suite), 230. — III. Le mauvais riche, 231.
Conférences sur le P. Lacordaire. — II. L'orateur, 233.

POUR LE MOIS DU SACRE-CŒUR

IV

LA COMMUNION

(Messe votive, au temps pascal)

« ALLEZ BOIRE AUX SOURCES DU SAUVEUR »

« *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, alleluia, alleluia* » (Jo., VII, 37).

Rappelons dans quelles circonstances N.-S. lança à la foule cette invitation émouvante. C'était le dernier jour, le plus solennel de la Fête des Tabernacles. Elle durait huit jours et elle commémorait l'entrée du peuple élu dans la terre promise. Comme il n'y avait point d'eau vive dans le temple, on allait en procession en chercher à la fontaine de Siloë. Le prêtre y puisait avec une urne d'or. Et de retour au temple, il répandait cette eau devant l'autel des holocaustes, au chant du *Hallel* liturgique, des psaumes CXII-CXVII.

Ce rite avait une triple signification : il évoquait le souvenir de l'eau jaillie du rocher sous la baguette de Moïse (Exod., XV, 27, XVII, 1) ; il appelait les bénédictions de Dieu sur les semailles nouvelles ; il annonçait les sources de grâces dont parlait déjà Isaïe : « En ce jour-là, vous puiserez des eaux aux sources du salut »(XII, 3).

Tandis que s'accomplit cette cérémonie, à haute et forte voix, *clamabat,* afin d'être entendu de toute cette nombreuse assistance de fête, N.-S. s'écrie : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, comme a dit l'Ecriture, des fleuves d'eau vive jailliront de son sein. »

Voyons qui sont ces *invités* et quelle est cette *invitation.* Cette méditation nous aidera à mieux découvrir les trésors du Cœur de Jésus. C'est ce Cœur qui est cette source d'eaux vives.

I. — *Les invités*

Ces invités, ce ne sont pas les altérés du gosier, comme l'avait compris grossièrement la Samaritaine.

A elle déjà, N.-S. avait fait une invitation semblable :

« Si vous connaissiez le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit : donnez-moi à boire, vous-même lui en auriez fait la demande et il vous aurait donné de l'eau vive... Quiconque boit de cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus soif ; au contraire l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissante jusqu'à la vie éternelle.

— Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus puiser ici ».

Jésus n'annonce pas à cette foule qu'il vient de faire jaillir une source dans le Temple. Il parle en figure comme à la Samaritaine, comme dans ses paraboles. Cette soif c'est la brûlure de nos désirs. Ils sont si ardents qu'on ne peut mieux les comparer qu'à la soif qui nous dévore.

Multiples sont ces désirs du cœur de l'homme : soif des richesses, des honneurs, des plaisirs. Pourtant ils se ramènent à un seul. Au fond l'homme est altéré de bonheur, du bonheur pour lequel nous sommes faits.

Et parce que cette soif de bonheur nous dévore tous, c'est à tous les hommes que sadresse N.-S. : « Bienheureux ceux qui ont soif et faim de la justice, parce qu'ils seront rassasiés », — à tous ceux aussi qui n'ont qu'inconsciemment soif de cette justice, qui se trompent, hélas ! sur la source qui peut les désaltérer.

Il dit aux premiers : Ames justes, fidèles, qui aspirez à la justice et à la sainteté entendez, écoutez ma voix, venez à moi. Je vous donnerai le moyen d'assouvir vos saints désirs. Vous serez comblés et vous n'aurez plus soif. — Il dit aux seconds : Ames égarées, trompées, ou qui simplement ignorez, venez aussi à moi. Vous buvez l'eau saumâtre et croupissante des seules joies de la terre. Loin d'étancher votre soif, elle vous altère ; celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus soif...

Les invités sont donc bien tous les hommes, comme dans la parabole du festin de noce, où il dit à ses serviteurs : « Allez donc aux carrefours et *tous ceux que vous rencontrerez,* invitez-les aux noces. » Ce n'est pas de sa faute s'il y a peu d'élus. Et il ne tient pas à lui que son appel ne soit entendu, car il le lance à haute voix : *clamabat.*

Et à ce propos, il est bon de noter que ce serait fausser l'idée de la dévotion au Sacré-Cœur que d'en faire une dévotion de chapelle. Sans doute, aux âmes ferventes la dévotion au Sacré-Cœur offre l'avantage de nouvelles ascensions : « Ceux qui me boivent auront encore soif... » ; ceux qui aiment trouvent dans la dévotion au Sacré-Cœur le moyen et le désir d'aimer toujours davantage.

Mais cette dévotion est bien faite aussi pour toucher les pécheurs. Ce qui émeut et gagne c'est moins d'avoir raison que d'avoir du cœur, de le montrer, de le faire sentir. Elle est l'amour que nous devons à N.-S. comme au seul médiateur par lequel nous sommes reliés à Dieu. En faire une religion à l'usage des seules âmes pieuses, ce serait la défigurer, l'amoindrir.

II. — *L'invitation*

Et à quoi invite-t-il ainsi tous les hommes? A aller à lui et à s'abreuver. « Qu'il vienne à moi et qu'il boive. »

Aller à lui, c'est croire qu'il est le Fils de Dieu, qu'il a mission de nous sauver : « L'œuvre du Père, c'est que vous croyez en celui qu'il a envoyé... » Et S. Augustin, commentant l'entretien avec la Samaritaine, remarque : « celui qui demandait à boire avait soif de la foi de cette femme. »

Dans son désir de bonheur, l'homme croit au premier venu qui le lui promet. Il lui donne sa confiance parce qu'il satisfait ses désirs immédiats. Mais il s'aperçoit bien vite qu'il s'est trompé, parce qu'il reste sur sa soif. Il pensait avoir trouvé une source ou s'abreuver et il n'a rencontré qu'une flaque d'eau, ou une citerne. « L'eau du puits, dit S. Augustin, toujours à propos de la Samaritaine, est le symbole des voluptés charnelles ; le peu qu'on en boit altère au lieu de rafraîchir ». De là les déceptions, les désillusions, le besoin de la source jaillissante, limpide, fraîche. Et cette source c'est Jésus : la vérité, la vie. « Qu'il vienne à moi et qu'il boive ! »

Dans le Cœur de Jésus est la source de la vérité, vérité sur la destinée et les moyens de l'atteindre, de cette vérité qui est le premier besoin de l'homme. — Là est la source de la grâce. Car N.-S. nous a mérité et nous donne les secours nécessaires pour « *faire la vérité* », c.-à-d. pour conformer notre vie à la règle qu'il nous propose. « Sans lui nous ne pouvons rien faire » ; il faut demander au Père du ciel, le prier en son nom, car c'est par lui que nous avons été pardonnés et par lui que nous avons accès auprès de Dieu.

Dans le Cœur de Jésus est la source de la vie éternelle. « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » Déjà l'auteur des Proverbes (IX, 5) disait ces paroles que l'Eglise met aussi sur les lèvres de N.-S. : « Venez... boire le vin que j'ai mêlé pour vous »,

Il est mêlé d'eau ce vin de l'autel dont le prêtre fait l'Eucharistie. Et cette Eucharistie, parce que c'est le Christ lui-même, tout son Cœur donné à l'humanité, c'est aussi la source jaillissante pour la vie éternelle. « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang possède la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour ». Non seulement il puise à la source, mais la source est en lui qui jaillit pour la vie éternelle.

Ainsi se réalise, dans sa signification la plus haute, la promesse de N.-S. : « Celui qui croit en moi (d'une foi conséquente qui inclut l'espérance et la charité) comme dit l'Ecriture, des fleuves d'eau vive jailliront de son sein. »

Comme dit l'Ecriture ! Allusion aux prophéties d'Ezéchiel (XLVII), d'Isaïe (XLIV, 3 ; LVIII, 11) et de Zacharie (XIV, 8). Ezéchiel montrait le temple nouveau inondé d'eau vive, au lieu d'être seulement rafraîchi par l'eau apportée de la fontaine de Siloë. Et c'est par l'Eucharistie, par la communion que cette prophétie a son accomplissement : les communiants portent dans leur cœur la source même de l'eau vive.

Lumière pour son esprit, force pour sa volonté, Christ uni à lui pour le transformer et le diviniser : voilà tout ce que l'homme trouve dans le Cœur de Jésus. Le mystère de la fontaine de Jouvence traduit ce désir d'une source où l'humanité voulait se renouveler et se rajeunir. A ce désir pouvait seul répondre N.-S. parce qu'il est la Vérité et la Vie, la source toujours jaillissante.

* *

Malgré toutes les prophéties d'Isaïe, d'Ezéchiel et de Zacharie, l'invitation de Jésus dut rester mystérieuse à ses auditeurs. Aussi les voyons-nous après ces paroles, divisés à son sujet. Même une violente contestation s'élève. Mais pour nous qui avons vu tout ce qui est sorti d'amour de Dieu, d'amour et de dévouement au prochain, de sainteté sous toutes ses formes, de cette foi au Christ, du recours à sa grâce, de son union à lui par l'Eucharistie, comment ne pas comprendre et ne pas croire?

Si quelqu'un a soif... Nous sommes tous de ces altérés. Allons à lui et buvons. Plus nous nous approcherons de son Cœur par la prière, par la communion, plus aussi nous y puiserons vérité, grâce et vie. Ce sera une effusion sans cesse renouvelée.

Mais Jésus n'est pas connu, Jésus n'est pas aimé. Il faut que l'âme qui a compris cette révélation du Sacré-Cœur la communique aux autres. N.-S. le laisse assez entendre : « Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive jailliront de son sein », des fleuves qui étancheront la soif des autres âmes qui ne savent pas.

Il n'y a pas de véritable amour sans zèle. Allons au Sacré-Cœur. Mais conduisons-y aussi les âmes qui nous sont chères ou qui nous approchent.

RETRAITE EVANGELIQUE POUR JEUNES FILLES

Premier jour

II

LA MORT DE S. JEAN-BAPTISTE

(suite)

Ne vous récriez pas, enfants, et ne dites pas : « Jamais nos passions n'atteindront ce paroxysme, jamais nous ne tomberons dans des forfaits semblables ! » C'est vrai, et je n'ai aucune crainte à cet égard. Néanmoins à ce spectacle réfléchissez, et rendez-vous compte des vérités de haute portée morale que vous y trouvez en germe.

1° **Les passions que la raison et la foi ne guident pas sont capables de tous les excès.** Grâce à Dieu nous vivons dans une société chrétienne où ce qui reste encore de frein moral est inspiré de l'Evangile. Quoique relâché, ce frein existe encore. Mais il a cédé sur bien des points. La pudeur ne sera bientôt plus qu'un mot ; chaque an-

née rétrécit la zone de la réserve et de la retenue. La tolérance de toutes les opinions est devenue la grande vertu du jour, au détriment parfois de la vérité ou de la chasteté. L'obéissance laisse la place libre aux critiques, aux jugements personnels, à la conscience que l'on a de son indépendance et de sa valeur supposée. Certaines théories ont reçu droit de cité dans les meilleurs esprits, théories pourtant nettement contraires à la moralité publique. Le divorce suivi du remariage, par exemple, n'inspire plus de répulsion. C'est un droit acquis. Un droit ? Comme s'il pouvait y en avoir contre la loi divine ! Libre aux législateurs impies de le considérer comme une légitime satisfaction accordée, comme l'on dit, à ceux qui veulent « refaire leur vie » ! Le divorce qui permet ce remariage civil, en réalité concubinage légal, est un crime anti-social condamné par l'Eglise et par tout ce qui dans l'homme reste de cœur, de foi et de dignité. Vous entendrez autour de vous légitimer cette loi néfaste... Vous entendrez aussi excuser l'adultère, comme un fait courant, un incident journalier et banal. S. Jean-Baptiste s'est laissé tuer pour affirmer le contraire. Il a acquis à la civilisation, par son sang, cette loi de respect et de support mutuels entre époux qui est la sauvegarde de la moralité domestique et sociale : « Il ne vous est pas permis de professer l'adultère, il vous est défendu de profaner le mariage ».

Ayez des idées bien arrêtées sur ce point, et sur toutes les lois de morale que nous trace l'Eglise. Votre bonheur, croyez-le, en dépend, et celui de votre foyer futur, comme celui de la société tout entière.

2° **Craignez d'exciter vos passions ou celles d'autrui,** par des fêtes profanes, des danses, des divertissements tapageurs où se donne libre carrière une jeunesse qui ne demande qu'à s'amuser, ou à secouer tout joug. Ne dites pas, et ne laissez pas dire, sans protestation au moins intérieure : « Il faut que jeunesse se passe... Qu'on ne nous traite pas en enfants !... Là où il y a de la gêne il n'y a pas de plaisir !... On est sur terre pour s'amuser, et vivre sa vie sans contrainte... » et autres boniments de cette sorte. Si vous vous guidiez d'après ces principes d'émancipation, vous gâcheriez votre vie, et vous seriez un instrument de ruine pour beaucoup d'âmes. C'est dans une danse lubrique que Salomé demanda et obtint la tête de Jean-Baptiste. Trop souvent dans ces sortes de divertissement un meurtre est perpétré : celui de la conscience, car Jésus y est gravement offensé, celui de l'imagination qui est à jamais troublée, celui du cœur qui est irrémédiablement souillé, celui de la vertu, qui est odieusement profanée.

3° **Méfiez-vous de votre cœur, de vos sens, de votre orgueil.** Il y a de nobles et purs amours, il y a un exercice très légitime de nos facultés extérieures ; il y a une sainte fierté. Les grandes pensées viennent du cœur. On aime avoir un corps sain, enveloppe d'une âme saine. Une ambition élevée, la conscience humble et raisonnable que l'on a de sa propre valeur sont des ressources souverainement appréciables. Mais que tout cela soit selon Dieu, et soumis à ses lois !

Si le cœur, si la fierté sont générateurs d'héroïsme, ils peuvent l'être aussi d'imprudences, de péchés, de crimes. Votre cœur, jeunes filles, n'est pas à vendre. C'est une fleur, ne l'effeuillez pas au vent des passions ; c'est un trésor, n'en soyez pas les dissipatrices. Gardez-le jalousement pour Dieu, pour l'Eglise, pour votre famille, pour votre foyer de demain, pour les âmes. Dieu ne défend pas d'aimer. Il nous demande, certes, toutes nos affections. Mais il les dépose dans son cœur, et il nous les rend transformées, sanctifiées, divinisées. Gardez aussi vos sens, apprenez à baisser les yeux, à vous abstenir de certains spectacles, de certaines lectures, à fermer les oreilles à certaines conversations, à vous imposer une règle de vie sérieuse, j'oserai dire : sévère.

* *

En vérité, devant Dieu, devant l'histoire, et pour l'éternité, lequel de ces personnages vous semble avoir mieux mérité de la société : Hérode l'assassin, Hérodiade la luxurieuse, Salomé la danseuse sanguinaire, ou Jean-Baptiste, le martyr du Christ ? Entre une jeune fille livrée au monde, à ses plaisirs et à son esprit d'indépendance, et une jeune fille qui consacre toutes ses ressources physiques et morales, au service de Dieu et au bien des âmes dans l'Action catholique, laquelle vous apparaît plus heureuse, plus utile au monde, et dont le sort soit plus enviable ?

Que la grâce de Jésus vous éclaire ! Que la très Sainte Vierge Marie, type idéal de l'âme possédée de Dieu, vous soit en aide ! Que S. Jean-Baptiste soit votre modèle de fidélité et de courage !

III
LE MAUVAIS RICHE

Mes chères Enfants,

Avoir le cœur purifié de toute chose, être maître de ses passions, sont les deux premières et indispensables conditions de la vie chrétienne et de l'apostolat fécond.

Méditons maintenant dans la parabole du MAUVAIS RICHE (Luc, XVI, 19-31) le résumé de toute la religion, ses craintes : **l'enfer** ; ses promesses : **le ciel** ; sa grande loi : **la charité** ; sa base fondamentale : **la foi.**

« Il y avait un homme riche qui s'habillait de pourpre et de fin lin, et festoyait tous les jours splendidement. Or un pauvre, nommé Lazare, gisait près de la porte couvert d'ulcères et désireux de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, et personne ne les lui donnait ; mais les chiens venaient et léchaient ses ulcères... »

Situons LES LIEUX : la maison du mauvais riche, où l'on mange, où l'on boit, où l'on festoie, où l'on méprise le pauvre, puis le ciel où est reçu le pauvre, l'enfer où tombe le riche.

Voyons les PERSONNAGES : un riche sans cœur, un pauvre résigné, Abraham qui donne asile dans son sein au pauvre, et qui convainc le riche de la justice de son châtiment.

Pour méditer LES ACTIONS ET LES PAROLES, revenons à notre division et tout d'abord **la grande menace de notre religion, l'enfer.**

* *

1. — L'existence de l'**enfer** est un dogme de foi. — De nos jours certains esprits, même se disant catholiques refusent d'y croire, ou du moins à son éternité. Ils ont tort. Jésus l'affirme à maintes reprises dans l'Evangile. Rappelons seulement, outre le texte présent, la sentence du jugement dernier : « **Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel.** » L'enfer existe donc ; il est éternel : « Entre vous et nous un grand abîme a été creusé », un abîme infranchissable. L'enfer est épouvantable : « Je suis, dit le mauvais riche, horriblement tourmenté dans cette flamme ». Il l'appelle « le lieu des tourments ». En effet, c'est pour le corps le feu qui ne s'éteint pas, pour l'âme

le ver rongeur qui ne meurt pas, pour l'âme et le corps l'éternel rejet, l'éternelle malédiction de Dieu. Pas de diminution de peine. Le damné demande une goutte d'eau rafraîchissante. Elle lui est refusée.

Voilà l'enfer. Ce dogme est une des bases de la Rédemption. Le Fils de Dieu s'est fait homme, il est né dans la pauvreté, il a mené une vie de miséreux, il est mort sur la croix comme un scélérat, après avoir donné son sang jusqu'à la dernière goutte. Pourquoi ? S'il n'y a pas d'enfer, ce serait pour rien : pour nous délivrer d'un péril imaginaire, qui n'existe que dans son imagination malade, ou l'imagination de celui qui l'a prédestiné à cette comédie sanglante. Est-ce croyable ?

Il y a donc un enfer, et, d'après la foi toujours, c'est le péché mortel qui y conduit. Prenons donc garde au péché, et à ses conséquences redoutables.

* *

2. — S'il y a un enfer, **il y a un ciel** aussi. — C'est pour nous le mériter que Jésus est mort en croix. Il est désigné ici par le « sein d'Abraham », qui est en réalité le sein de Dieu, selon la parole : « **Intra in gaudium Domini tui,** Entrez dans la joie de votre Seigneur ». Comme l'enfer est le châtiment du péché, le ciel est la récompense de la vertu. Il est donc la participation au bonheur de Dieu même. Eternellement et infiniment heureux du bonheur de Dieu : nous n'arrivons pas à comprendre ce que cela représente. La joie que Dieu éprouve au sein de sa Trinité est un mystère qui confond notre entendement. Il y admet l'heureux mortel. Qu'est-ce que cette participation ? Encore un mystère qu'il nous est impossible de nous représenter. Une pensée l'éclaire. D'un côté Dieu est infiniment grand et puissant ; de l'autre, Dieu aime l'homme infiniment. Alors que ne fera pour témoigner son amour infini à l'enfant chéri de son Cœur, un Dieu qui fait tout et à qui rien ne résiste ? Nos désirs sont dépassés, notre imagination confondue, notre cœur bercé d'une espérance indicible. S. Paul le déclare : « L'œil de l'homme n'a pas vu, ni son oreille entendu, ni son cœur rêvé des merveilles comparables à celles que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment. »

Or ce ciel appartient à qui ? Dans notre Evangile, à **Lazare,** c.-à-d. au pauvre résigné, que sa pauvreté même et sa résignation ont rendu cher au Dieu de l'étable et de la croix. « Dans sa vie, il a reçu les maux en partage ; maintenant il est consolé », c'est justice. Le ciel appartient aussi dans d'autres textes, au **bon larron.** « En vérité, en vérité, je te le dis : aujourd'hui même tu seras avec moi en paradis » ; à **Madeleine** : « Beaucoup de péchés lui ont été pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé... » ; mais aussi aux **cœurs purs,** aux doux, aux pacifiques, à ceux qui ont faim et soif de la justice, aux persécutés, aux **martyrs...** « Bienheureux ceux-là : leur récompense est grande dans les cieux. » Beati ! Le ciel est l'apanage des enfants de Dieu.

* *

3. — Cette parabole du mauvais riche nous apprend le grand commandement de la loi : **la charité fraternelle,** la bonté, l'hospitalité.

Elle s'ouvre par un portrait de ce riche. Il est vêtu de pourpre et de lin fin, et tous les jours il fait de splendides festins. C'est ce qu'on appelle un viveur. A côté de lui, à sa porte, gît Lazare : c'est un mendiant, couvert d'ulcères. Témoin de ces banquets, il voudrait en avoir les restes, les reliefs, mais on ne les lui donne pas. Seuls les chiens ont pitié de lui et lèchent ses plaies. Quel contraste ! D'un côté le luxe, de l'autre la mendicité. D'un côté l'orgie, de l'autre la faim. D'un côté surtout la dureté de cœur, de l'autre la résignation ; d'un côté, la méchanceté d'un homme, de l'autre la pitié d'un animal.

C'est ceci, cette méchanceté, cette dureté de cœur, que Jésus condamne.

Est-il défendu d'être riche, d'être habillé luxueusement, de faire des banquets ? En soi, non. Ce que la parabole condamne c'est d'insulter, par l'étalage de la richesse, la pauvreté d'autrui, c'est d'oublier l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise. Les riches doivent se considérer comme les banquiers des pauvres et subvenir à leurs besoins. Ce n'est pas seulement la charité qui le leur prescrit, c'est la justice sociale. La conduite des saints le prouve. La vénérable Clotilde de France était habillée si pauvrement qu'une femme du peuple, la prenant pour une mendiante, la fait relever de la Table sainte pour prendre sa place. Elle partageait ses repas avec les indigents. Son aïeul saint Louis les servait de ses mains et mangeait leurs restes. Voilà l'esprit chrétien.

Avouons que si l'on s'inspirait toujours de pareils exemples, la question sociale serait résolue ou près de l'être, cette question sociale qui préoccupe à juste titre les papes et les chrétiens influents. Le communisme est né et ne se développe que de l'oubli de ces vérités.

Pour ce qui est de vous, jeunes filles, ayez la religion de la charité et de la justice, de l'aumône matérielle et spirituelle, du coup de main fraternel, de l'aide efficace à autrui. Payez de votre personne, dévouez-vous. Que bénies soient nos infirmières, nos assistantes sociales, nos maîtresses catholiques, nos directrices d'œuvres et de patronages. Ambitionnez l'honneur d'être utiles, de servir. Que votre devise soit : « A Dieu l'honneur ; au prochain l'utilité ; à moi le travail et la joie d'être oubliée. »

* *

4. — La parabole du mauvais riche met en relief **la base fondamentale de notre religion, la foi.** La foi est une vertu théologale qui consiste à ne rien voir et à ne rien comprendre par soi-même, mais à donner son assentiment sur le témoignage de Dieu, parce que celui-ci est la vérité même, aux vérités qu'il nous a révélées et qu'il propose par l'Eglise à notre croyance. Le mauvais riche, comme beaucoup hélas ! de ses congénères, libertins, impies, libres penseurs, n'a cru à l'enfer qu'après y être tombé. Ce n'était plus la foi, c'était la terrible sensation du feu vengeur. Il n'y avait, dans son cas et dans le cas de ses semblables, ni intelligence, ni prudence, ni même simple bon sens. A la mort, quel changement soudain de scène ! Quel renversement d'idées ! Quel regret, quel repentir tardifs ! Rappelez-vous la parabole.

Le mauvais riche meurt, Lazare meurt : tous deux subissent la loi commune. Pour le mauvais riche, c'est l'enfer ; pour Lazare, c'est le ciel ! Désespéré, se retournant sur son lit de flammes, le riche lève les yeux et aperçoit le pauvre dans le sein d'Abraham. Il veut apitoyer le patriarche, qui lui répond que la justice suit son cours. A l'opulence sans cœur, le châtiment ; à la pauvreté en esprit, le royaume des cieux ! Le riche ne se croit pas à jamais abandonné ; il demande une goutte d'eau. Que ce Lazare qu'il ne connaît que pour l'avoir méprisé et laissé souffrir de la faim, vienne au moins humecter sa langue. — « Non, répond Abraham : **impossible de franchir l'infranchissable abîme,** creusé entre vous et nous. » L'en-

fer est éternel ! C'est vrai, il le savait. Pendant sa vie il en avait été averti ; il en avait peut-être fait des gorges chaudes avec ses camarades... Pourquoi a-t-il attendu que la menace se vérifiât, au lieu de la prévenir par la pénitence !

Il n'a donc plus rien à attendre pour lui-même. Le Sauveur lui prête des sentiments désintéressés... Ne peut-il rien en faveur de ses frères qu'il a laissés sur la terre ? Il en a cinq, qui, sans doute, n'ont pas plus de religion et de charité que lui. Qu'on aille les avertir de ce qui les menace ! — La réponse ne se fait pas attendre, elle est implacable : « Mais ils le savent ! Ils ont Moïse et les prophètes : qu'ils croient ! »

En effet, quel témoignage éclatant ne rend pas à la vérité l'Eglise catholique, dirons-nous de nos jours : nous avons l'Evangile, nous avons Jésus, nous avons toute l'histoire de l'Eglise et toute la vie des saints. Et les incroyants en sont témoins. Ils connaissent ou doivent connaître le catéchisme. Où qu'ils tournent leurs regards, ils voient briller le soleil de la foi. Aveugles volontaires, ils ferment les yeux pour ne pas voir. Ils se laissent tromper par un lumignon quelconque, celui de leur intelligence, et ils le préfèrent à ce soleil. Si étrange que paraisse cet aveuglement, il n'est que trop fréquent, même et surtout peut-être de nos jours, à cause du progrès de cette demi-science et de l'enseignement athée dont on repaît les esprits. Qu'ils ouvrent donc les yeux, qu'ils ne se croient pas plus habiles que les siècles, qu'ils réfléchissent, qu'ils étudient, qu'ils prient surtout, et ils se convaincront de la vérité de nos dogmes... Hélas ! ils préfèrent leurs doutes, leurs négations, leurs incertitudes torturantes à l'acceptation tranquille et simple de l'enseignement chrétien. Ils demandent d'autres preuves. Ils n'en ont pas assez avec les marques de crédibilité que Dieu a accordées si largement à son Eglise. Le témoignage du Christ ne leur suffit pas. « Non, père Abraham, si quelqu'un d'entre les morts leur révèle le mystère de l'au-delà, ils croiront. » — Ils ne croient pas au Christ, ils exigent quelque chose qu'ils agréent plus volontiers... Folie. La réponse est sans réplique. « **S'ils ne croient pas Moïse,** disons, nous, s'ils ne croient pas au Christ, **ils ne croiront personne, pas même celui qui reviendrait d'entre les morts.** »

Leur exigence, d'ailleurs, procède plutôt d'une fin de non-recevoir que d'un désir sincère de la vérité. L'expérience ne prouve que trop que ce n'est pas la raison qui s'oppose à la foi, car rien n'est plus raisonnable que de croire, c'est la concupiscence sous l'une de ses formes. Les plus courantes sont l'orgueil et l'amour du plaisir.

* *

Gardons notre foi, mes enfants, pratiquons la charité : nous éviterons l'enfer, nous arriverons au ciel. C'est la leçon de la parabole. Ainsi soit-il.

CONFERENCES SUR LE P. LACORDAIRE

II

L'orateur

Pour tous ceux qui connaissent leur histoire littéraire, Lacordaire est avant tout le plus grand prédicateur du XIX^e^ siècle. C'est cette branche de son apostolat qui va nous retenir aujourd'hui : nous y trouverons à la fois une page d'histoire très intéressante et une forte leçon pour notre époque.

Besoin urgent d'un enseignement religieux

Nous avons peine à imaginer à quel point la foi et la pratique religieuses avaient diminué en 1835. La Révolution de 1789 avait fait d'immenses ravages. Chateaubriand avait bien relevé beaucoup de ruines morales avec son *Génie du Christianisme,* mais les années de la Restauration avaient fait perdre le terrain gagné. La Révolution de 1830 avait mis à nu la haine antireligieuse. Dans une belle page de sa *Lettre sur le Saint-Siège* Lacordaire décrit en termes dramatiques cette perte de la foi :

« La guerre est en Europe. Depuis cinquante ans cette partie du monde ressemble à un volcan qui fume dans l'intervalle des éruptions, et alors même que tout paraît tranquille, chacun sent qu'il dort sur une terre dont le repos n'est aussi qu'un sommeil. Nul ne s'assied et ne se lève que comme le soldat qui a de la paille sous sa tente ; et chaque fois que l'Européen penche un moment sa tête par le poids de la réflexion, il y passe tout d'un coup des suspicions formidables, des questions aussi vastes par les choses qu'elles embrassent que par l'incertitude de leur solution. Le présent même lui est aussi inconnu que l'avenir, parce que l'avenir jette sur le présent son ombre gigantesque. En vain, dans cette obscurité, les plus hardis se font des théories ; en vain ils affirment la lumière et la paix, comme le cavalier qui passe la nuit dans une forêt siffle sur son cheval : de temps en temps le bruit sourd des tempêtes vient effrayer leur doctrine, et ils sentent que la guerre existe, quoique les armes soient pendues aux murs et que l'araignée semble y avoir tendu dans la poussière un fil paisible » [1].

De quelle guerre s'agit-il ? Il l'explique longuement et termine ainsi :

« La guerre est plus haut que les idées, plus haut que les rois, plus haut que les peuples, entre les forces même de l'intelligence humaine, la foi devenue par l'Eglise une puissance, et la raison devenue également une puissance qui a ses chefs, ses assemblées, ses chaires, ses sacrements. La guerre existe entre la puissance catholique et la puissance rationaliste... » [2].

C'est dans cette guerre qu'il allait intervenir, c'est pour la puissance catholique et contre la puissance rationaliste qu'il allait lutter par la parole comme il l'avait déjà fait par la plume.

Le vrai génie oratoire de Lacordaire

Lacordaire était un orateur-né. Il en avait toutes les qualités, physiques, intellectuelles et morales.

Nous avons vu dans notre précédente conférence l'effet produit sur le jeune comte de Montalembert par cet abbé à la « taille élancée », aux « traits fins et réguliers », au « front sculptural », au « port de tête souverain », au regard enflammé. Ces qualités extérieures ne sont pas essentielles à l'orateur : un Mirabeau avec sa hure bourgeonnante était métamorphosé par l'action oratoire. Mais elles lui sont normalement d'un grand secours : elles attirent la sympathie

[1] *Œuvres du R. P. H.-D. Lacordaire,* t. IX, p. 31.
[2] *Ibid.,* p. 37.

sur sa personne et, par là même, sur sa parole.

A condition naturellement que les sentiments de l'orateur correspondent à cette impression favorable : ce qui était le cas pour Lacordaire. Doué d'une extrême sensibilité, il vibrait à la vue de tout ce qui est beau, grand, noble, et il vibrait encore plus au contact des âmes ardentes qui lui demandaient la vérité.

Cette sensibilité exquise risque d'être nuisible si elle est dominante : elle peut troubler l'orateur, le paralyser. Mais précisément, en Lacordaire elle était au service d'une intelligence supérieure et d'une volonté énergique. Si bien que l'auditoire était subjugué. Il était à la fois ébloui par les clartés qu'il recevait, dompté par cette volonté qui s'imposait, empoigné par un magnétisme qui l'hypnotisait, le faisait vibrer à l'unisson, se pencher inconsciemment, se redresser, s'incliner, en suivant les gestes et les mouvements de l'orateur. « On était là haletant, enivré, subjugué, ravi »[3].

On était aussi charmé par une imagination vigoureuse, qui savait exprimer en termes concrets les réalités spirituelles. Ainsi se posant la question : « Qu'est-ce que la vie intime ? » il répond :

« La vie intime est la conversation de soi-même avec soi-même. Tout homme converse avec soi, tout homme se parle, et cette parole qu'il se dit à lui-même, c'est sa vie intime, comme la parole que Dieu se dit de toute éternité dans le mystère de ses trois saintes personnes, c'est sa vie intime. Tout homme, toute intelligence a cette parole du dedans, cette conversation de soi à soi, qui fait sa vie véritable. Le reste n'est qu'une apparence, quand il n'est pas le produit de cette vie intime. C'est cette vie intime qui est tout l'homme, qui fait toute la valeur de l'homme. Tel porte un manteau de pourpre qui n'est qu'un misérable, parce que la parole qu'il se dit à lui-même est la parole d'un misérable : et tel passe dans la rue, nu-pieds, en haillons, qui est un grand homme parce que la parole qu'il se dit à lui-même est la parole d'un héros ou d'un saint. C'est au jour du jugement qu'on verra cette volte-face du dehors en dedans, et que, le colloque mystérieux de chaque homme étant connu, l'histoire commencera ». Si notre vie extérieure, continue-t-il, ne réflétait pas notre vie intérieure, n'était pas « une transpiration permanente de notre vie intime, nous ne serions pour les uns et les autres que des spectres : nous passerions sans nous voir, comme des masques qui se croisent dans la nuit. Heureusement, et grâce à Dieu, il y a des soupiraux par où notre vie intime s'échappe à tout moment, et l'âme a ses pores comme le sang a les siens »[4].

Son adaptation à l'auditoire

Non seulement Lacordaire était merveilleusement doué par nature des qualités oratoires, mais il était non moins merveilleusement préparé à ce genre d'apostolat.

Il avait lui-même, comme beaucoup de ses auditeurs, perdu la foi au moment de ses études : il comprenait donc l'état d'âme des jeunes gens auxquels il s'adressait. Il s'était fait un nom dans les colonnes de *l'Avenir :* on savait qu'il était épris de liberté, d'art, de poésie, et de tout ce qui captive la jeunesse. On avait donc pour lui un préjugé favorable.

« L'orateur et l'auditoire, a-t-il dit, sont deux frères qui naissent et meurent le même jour ». C'est bien son cas : rarement, jamais peut-être, il n'y eut pareille fusion d'âmes entre un prédicateur et ses auditeurs. « L'effet de cette parole sur les jeunes gens surtout était irrésistible. Comment ne l'eussent-ils pas acclamée ? Tout ce qu'ils aimaient, le mal excepté, elle le disait et le chantait avec eux et mieux qu'eux. La poésie, le dévouement, l'honneur, les gloires nationales, la patrie, la liberté, tous ces beaux noms animaient cette parole, s'inclinaient devant la vérité, leur reine à ous, et lui formaient comme un cortège d'honneur »[5].

La vérité... C'est cela surtout qu'ils désiraient. Ils étaient travaillés par l'inquiétude suscitée par les pionniers catholiques de 1830 : « Tous ces articles de journaux, toutes ces prédications de prêtres ou de philosophes avaient opéré un changement dans les esprits ; on se tournait avec anxiété vers la doctrine qui lèverait les doutes et sauverait du désespoir »[6]. Lacordaire « se pencha sur ces âmes troublées et inquiètes, traversées par des idées et des doctrines contradictoires, ayant cherché, mais en vain, une doctrine et une foi, avides, curieuses, attendant la parole qui, répondant à leurs aspirations intimes, démêlerait, traduirait et préciserait leurs sentiments confus, leurs désirs vagues »[7].

Il n'avait pourtant pas fait d'études philosophiques et théologiques bien poussées : la chose était alors à peu près impossible. Mais du moins il avait été hanté par l'idée de porter remède à la société désemparée ; il était convaincu que seule l'Eglise catholique pouvait la relever ; il avait fait converger toutes ses recherches et réflexions autour de ce thème, et il se sentait porteur du message qui convenait à ses contemporains.

Aussi attirait-il des foules, d'abord à Stanislas, puis à Notre-Dame. « Ce fut au commencement de carême de l'année 1835 qu'il inaugura ses conférences de Notre-Dame, une des plus grandes et des plus fécondes œuvres religieuses du siècle. Jours glorieux où la vieille métropole, depuis trop longtemps endormie et déserte, se réveillait au bruit d'une multitude envahissant ses parvis, et tressaillait sous le souffle du *prophète nouveau ;* jours de triomphe pour la parole sainte comme elle n'en reverra peut-être jamais. Comment redire à ceux qui n'en ont pas été témoins, et remettre sous leurs yeux le spectacle de cette nef immense s'emplissant dès le matin d'hommes de tout âge, de toute croyance, de tout drapeau, jeunes et vieux, jeunes surtout, venus des écoles de droit et de médecine, orateurs,

[3] P. Chocarne, *Le R. P. H.-D. Lacordaire*, t. I, 8e éd., p. 182.

[4] Trente-septième conférence, *Œuvres*, t. IV, p. 7-8.

[5] P. Chocarne, *op. cit.*, I, p. 183.

[6] et [7] P. Marcel, *L'œuvre du R. P. Lacordaire*, p. 23.

jurisconsultes, savants, militaires, saint-simoniens, républicains et monarchistes, croyants et incroyants, athées et matérialistes, Paris et la France enfin en raccourci ? »[8] Plus de 6.000 auditeurs étaient là dès l'aurore, attendant la conférence de midi. On raconte que le fameux avocat Berryer, arrivé trop tard, dut escalader une fenêtre pour pouvoir entendre l'orateur.

Le sujet des conférences

Quand Lacordaire accepta de prêcher à Notre-Dame, il n'avait pas de plan bien précis. Mais il inaugurait sciemment une méthode nouvelle, aussi bien en chaque conférence, qui ne ressemblait guère au sermon classique alors en vogue depuis le XVII[e] siècle, que pour l'ensemble des sujets traités. Au lieu d'imiter l'abbé Frayssinous, qui avait pris comme point de départ les grandes vérités métaphysiques : l'existence de Dieu, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, pour arriver ensuite à Jésus-Christ, à sa doctrine, et à son influence sur la société, Lacordaire fait le contraire : il commence par l'Eglise. « C'était une sorte d'application de la méthode expérimentale qui consiste à observer d'abord les faits et à remonter ensuite à leurs causes »[9]. Par suite il ne parlera de Jésus-Christ qu'en 1846 et de Dieu qu'en 1848.

Maintenant que nous n'avons entre les mains qu'un texte froid et adapté à une époque depuis longtemps révolue, nous ne pouvons réaliser l'emprise du grand orateur sur son auditoire : « la lecture des conférences est impuissante à faire revivre ces dons naturels que Dieu avait donnés à Lacordaire avec une abondance sans pareille »[10]. Mais s'il est vrai que « la lecture d'une conférence tout entière fatigue peut-être », par ailleurs « que de belles pages ! que de peintures vives et brillantes et qui n'ont rien perdu de leur charme et de leur éclat ! Que de fines observations morales, et qui gardent encore leur justesse ! »[1].

Citons au moins un passage fameux, qui devrait être dans toutes les mémoires :

« ... poursuivant l'amour toute notre vie, nous ne l'obtenons jamais que d'une manière imparfaite, qui fait saigner notre cœur. Et l'eussions-nous obtenu vivants, que nous en reste-t-il après la mort ? Je le veux, une prière amie nous suit au-delà de ce monde, un souvenir pieux prononce encore notre nom ; mais bientôt le ciel et la terre ont fait un pas, l'oubli descend, le silence nous couvre, aucun rivage n'envoie plus sur notre tombe la brise éthérée de l'amour. C'est fini, à jamais fini, et telle est l'histoire de l'homme dans l'amour.

Je me trompe, Messieurs, il y a un homme dont l'amour garde la tombe ; il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulcre est aimé. Il y a un homme dont la cendre, après dix-huit siècles, n'est pas refroidie ; qui chaque jour renaît dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes ; qui est visité dans son berceau par les bergers, et par les rois lui apportant à l'envi et l'or et l'encens, et la myrrhe. Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais, et qui, tout disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux de son antique pèlerinage, sur les genoux de sa mère, au bord des lacs, au haut des montagnes, dans les sentiers des vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts. Il y a un homme mort et enseveli, dont on épie le sommeil et le réveil, dont chaque mot qu'il a dit vibre encore et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour. Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme, des millions d'adorateurs le détachent chaque jour de ce trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternent au plus bas qu'ils peuvent sans en rougir, et là, par terre, lui baisent avec une indicible ardeur les pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie, pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui la paix, l'honneur, la joie, et jusqu'à l'extase. Il y a un homme poursuivi dans son supplice et sa tombe par une inextinguible haine, et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le seul, qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est vous, ô Jésus ! vous qui avez bien voulu me baptiser, me oindre, me sacrer dans votre amour, et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles et en arrache cet accent qui me trouble moi-même, et que je ne me connaissais pas »[2].

Résultat des conférences

Lacordaire ne fut pas le seul artisan du renouveau catholique qui s'opéra en quinze ans. D'autres y contribuèrent, tels Montalembert et Ozanam. Mais le grand orateur de Notre-Dame est à coup sûr un des principaux. « Le mouvement de retour au catholicisme en France date de cette époque. Jusque-là l'Eglise vivait dans un ostracisme gardé par la haine et le mépris. Des voix qui s'étaient élevées pour sa défense, pas une n'était arrivée à la popularité, à la sympathie, à l'entraînement. La réconciliation commença au pied de la chaire de Notre-Dame »[3].

Nous en avons pour témoin le pape Pie IX lui-même. Voici en quelles circonstances.

Au moment où la foule en révolution pillait les Tuileries, le 21 février 1848, un jeune homme courut à la chapelle sauver les vases sacrés et le crucifix. Il se fit aider de deux polytechniciens et de quelques gardes nationaux. Quand le groupe parut dans la cour, des cris furent poussés à leur adresse. Mais celui qui portait le crucifix l'éleva en l'air en criant : « Vous voulez être régénérés : eh bien ! n'oubliez pas que vous ne pouvez l'être que par le Christ ! — Oui ! oui ! répondirent un grand nombre de voix, c'est notre maître à tous ! » Et les têtes se découvrirent aux cris de « Vive le Christ ! »[4].

[8] P. Marcel, *op. cit.*, p. 13.
[9] Mourret, *Histoire générale de l'Eglise*, t. VIII, p.
[10] *Ibid.*, p. 26.
[1] *Ibid.*, p. 27.

[2] Trente-neuvième conférence, *Œuvres*, t. IV, p. 75-77.
[3] P. Chocarne, I, p. 188.
[4] *Ibid.*, II, 10[e] éd., p. 182, n. 1.